



L'inondation de 1930

Témoignage recueilli par Michel Ferrer de M^{lle} Antonia Calmette, élève de l'école Notre-Dame en 1930, puis enseignante dans cette même école jusqu'en 1952.

« A mes élèves ⁽¹⁾ pour évoquer un souvenir.

Dans la journée du 3 mars 1930, Saint-Antonin se sent menacé. A midi, à la sortie de l'école, les élèves se précipitent au « Jardin des Moines » pour aller voir l'eau. L'Aveyron grossit lentement mais sûrement et il pleut toujours. Alertés, les gens du Bessarel déménagent leur rez-de-chaussée et montent le mobilier au 1^{er} étage ; déjà la Bonnette déborde. Cette rivière qui vient de Caylus conflue avec l'Aveyron toute proche. Dans la journée chaque heure qui passe est inquiétante. Ce sont les vacances de Carnaval. Beaucoup d'élèves pensionnaires à l'école Notre-Dame sont parties chez elles à cette occasion. Quelques-unes restent : elles sont au nombre d'une quinzaine. Le soir, il était prévu une conférence avec projection sur la Palestine ; elle est annulée. Les maîtresses de l'école, surtout l'économe, prévoient des provisions. Nous ne changeons rien à nos habitudes et suivons le train-train du soir : repas, coucher.

A minuit, nos maîtresses nous réveillent : « Levez-vous ! Habillez-vous ! L'eau monte ; vous nous aiderez ! ».

Mais en réalité, il n'en est pas question. Nous voici traversant la classe et gravissant l'escalier qui monte au 1^{er} étage. Là, dans cette « salle de travail », assises sur des bancs, accoudées sur les bureaux, nous attendons. Nous ne dormirons pas.

(1) M^{lles} Vidailiac, Desbans, Audouy et Bibal entre autres.

En bas, dehors, la clochette du portail tinte. Nous devinons que l'eau a envahi la cour et peut-être la terrasse ; en effet, bientôt, le vent et les vagues secouent la cloche des récréations. Elle sonnera toute la nuit. Tout le quartier en témoignera plus tard.

Entre nous, nous sommes persuadées qu'au lever du jour nous verrons l'eau presque à la hauteur de la fenêtre. Ce qui fut vrai.

Au matin, l'école est une île. Depuis la fenêtre d'une autre pièce, nous pouvons voir la rue de la Condamine. Une rue... ? Non, un fleuve charriant des flacons provenant de la pharmacie, des roues de charrette, des balles de foin, des cadavres de moutons, des croix venant du cimetière...

Nous passons la journée d'une fenêtre à l'autre. De la façade de la première classe où nous avons échoué s'étend un lac à perte de vue, jusqu'à la gare où la ligne S.N.C.F. est complètement inondée. L'eau déferle, mugissante, faisant de gros remous. Depuis l'infirmerie, nous apercevons la place du Bessarel immergée. On ne voit plus que le deuxième étage des maisons. C'est comme une grande nappe calme.

Nous sommes très tranquilles, sachant, sans le souhaiter, qu'il y a encore la possibilité de grimper jusqu'au galetas. Les provisions prévues par l'économome sont suffisantes.

Voici la deuxième nuit. Nous dormons sur nos pupitres ou sur le sol, avec des moyens plus ou moins confortables. Je ne me souviens plus... En nous, toujours pas l'ombre d'une inquiétude, ce qui nous a valu un sommeil réparateur.

Au réveil, nous nous demandons comment nos voisins et tous les environs avaient vécu ces heures, sans doute dramatiques pour certains.

Dans la journée du 4 mars, un père de famille, « Pierrou », connu de tout Saint-Antonin ⁽²⁾, est venu en barque, au péril de sa vie, nous apporter du pain. Il faut dire que le courant était si rapide entre l'Ecole Notre-Dame et l'usine Rodolausse ⁽³⁾, que le danger était grand.

Enfin la décrue est annoncée. Dès le lendemain, nous pouvons sortir. Dans les classes, les bureaux regorgent d'eau... ainsi que nos livres et nos cahiers... N'en parlons pas !

(2) *Pierrou Vidaillac, une figure du Bessarel.*

(3) *Actuelle caserne des sapeurs-pompiers.*

Dans la ville règne la consternation ; une boulangère pleure ⁽⁴⁾. L'église aussi a été envahie : par un mètre d'eau dit-on ?

Notre directrice nous reçoit chez elle, rue de la Pélisserie, en haut de la ville. Beaucoup d'entre nous partent chez elles avec leurs parents. Moi, qui n'habite qu'à quelques kilomètres de la ville, je peux, avec précaution, traverser le pont qui n'a plus de parapets, dont les trottoirs sont en partie détruits, qui est recouvert de boue et de décombres divers. L'eau est encore à portée de main. Je rentre chez moi, à Teussac, en passant sous le tunnel et en suivant la voie du chemin de fer. A la maison, maman et grand-mère m'attendaient, anxieuses.

Un mois de congé a suivi ce triste épisode. De Montauban, des équipes sont venues déblayer. Les soldats du Génie ont bien travaillé aussi. Après les désinfections, ils ont voulu, avec leur pompe, vider la cave de l'école. Mais M^{lle} Bosc, notre directrice les en a dissuadés. En effet, ce travail n'était pas nécessaire. Il existait un système prévu autrefois par les moines, qui permettait à l'eau de s'évacuer toute seule et de regagner la rivière. On apprit qu'un piano était passé par une fenêtre et s'était arrêté au fond du jardin, là où conflue la Bonnette ; que Monsieur Bénét, maire, s'est beaucoup inquiété de notre sort, mais qu'il s'était rassuré quand il avait appris que nous avions trouvé refuge dans le bâtiment central, construit en pierre.

Les maîtresses qui nous ont soutenues pendant cette crue étaient : M^{lle} Pailhas, M^{lle} Bessède, M^{lle} Marie Rose. Nous avons passé plusieurs nuits à prier et à réciter ensemble le chapelet ce qui nous a calmées et tranquillisées.

L'eau est descendue lentement, sur plusieurs jours, peut-être une semaine. Après quoi nous avons pu revoir la rue, avec sa boue et ses décombres. L'apocalypse. »

Madame Mangin, qui m'a adressé ce témoignage depuis Chelles, le 23 février 2003, précise :

« Ayant aussi vécu cet événement (j'avais 13 ans), je peux vous fournir quelques souvenirs.

(4) Il ne peut s'agir que de Madame Conte, remariée Donnadiou, dont la boulangerie, tenue aujourd'hui par Bernard Donnadiou, son fils, se trouve à la Condamine où elle est régulièrement inondée.

Par la suite, la nomination de M. Rigaud, agent voyer cantonal, a bien arrangé le paysage. Toutes les routes et tous les chemins ont été refaits avec bonheur.

Ce matin-même, un présentateur a dit à la télé : « On ne parle pas assez des inondations de 1930 qui ont fait 200 morts à Montauban ».

Les gens disparaissent peu à peu et les témoignages vont se faire rares. En espérant que ce travail ne sera pas inutile... ».



N.D.L.R.

L'Ecole Notre-Dame occupait l'actuel presbytère, en complément du récit de M^{me} Calmette, lire l'extrait de la Dépêche qui suit.